



CHRISTIAN ESTROSI

Fils de Nice



éditions du
ROCHER

D O C U M E N T

FILS DE NICE

Christian Estrosi

Fils de Nice



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prospérité, il y a un siècle, c'était qu'elle donnait envie de faire des enfants, et qu'elle se diminuait ainsi elle-même, jusqu'à se contraindre à se vider de ses fils et de ses filles, pour renaître mieux. J'ai retrouvé la maison, la famille, qui m'a fait un accueil extraordinaire. Mais ce qui m'a frappé, surtout, au gré de mes déambulations dans les rues, poussé par la curiosité, c'était de lire les noms de famille sur les interphones. Et là, je n'étais plus à Umbertide, à Città di Castello, à Perugia, j'étais à Nice ! C'est une chose que de le savoir. C'est autre chose que de s'en rendre compte, si vivement ! J'y ai croisé des amis niçois, venus pour ce même pèlerinage ! Et j'y ai aussi été fêté, comme un enfant du pays qui a bien réussi et qui fait honneur à ses anciens, au-delà des nationalités et des divergences politiques. C'est dire si, fils de France, et fils de Nice, loyal, fidèle, passionnément et indéfectiblement attaché à sa grande et à sa petite patrie, je garde dans mon cœur une part d'affection pour l'Italie et le peuple italien, malgré tout, et si je veux que les liens qui nous unissent se renforcent sans cesse, pour le plus grand profit de tous.

Il y avait Joseph. Il y avait Angélique. Il y a eu aussi Paule, ma grand-mère maternelle, elle seule car je n'ai pas connu mon grandpère. Et avec elle, encore Nice.

Car Paule avait une boutique de souvenirs, de pellicules-photo, de bibeloterie sous les arcades du Casino municipal, côté avenue Félix-Faure, à l'enseigne d'*Optic Photo*. Je passai là, enfant, une bonne partie de mes après-midi du jeudi, car ma mère venait aider sa propre mère au magasin. À deux pas de là, il y avait *Le Nain bleu*, cet extraordinaire paradis du jouet qui faisait sa publicité dans les salles de cinéma de la ville, avant le film, sur l'air de la *Danse des petits esclaves maures* de Verdi, un extrait d'*Aïda*. Derrière, l'affluence de la gare des Autobus, où je traînais volontiers, rien que pour voir et entendre toutes ces langues, tous ces accents de la montagne qui me rappelaient

aussi ceux que j'entendais sur le parvis de la gare du Sud. Tout cela, je le faisais comme ça, sans savoir pourquoi, sans mesurer que je me remplissais de Nice.

Et je m'en remplissais encore quand mon père m'emmenait avec lui, qui en était président, dans la salle que l'Haltérophile-Club de Nice partageait avec le Lutte-Club de Nice tout en haut du Vieux-Nice, rue Saint-Joseph, oui, de l'avenue Saint-Joseph à la rue Saint-Joseph, mais aussi étroites l'une que l'autre. Dans mon souvenir d'enfant, ce Vieux-Nice était un autre monde, sombre, odoriférant, encore plus sonore que chez moi, et à dire vrai peu accueillant. Mais mon père m'en disait à grands traits l'histoire, et j'adorais ça.

J'adorais quand il nous emmenait, le dimanche, pique-niquer au pied du fort du mont Alban, qui était pour moi la plus formidable forteresse du monde, les dimanches d'hiver, surtout, quand le soleil éclate dans un ciel si bleu, si pur, qu'il est un appel vers l'infini.

J'adorais quand il me conduisait, le jeudi, à Cimiez, voir les fouilles, mais j'en reparlerai.

J'adorais quand nous allions au Château, pour voir la vue, encore une, passer en frissonnant dans les embruns, au pied de la Cascade, nourrir les canards de la pièce d'eau, et y prendre des têtards, mettre un bout de bois dans la rigole qui se précipite vers le port, le long de la route, et le suivre en courant, ou encore imaginer ce que devaient en être les formidables défenses dans le petit bâtiment qui seul en subsiste, en contrebas du donjon.

J'adorais enfin quand, grâce à l'insistance de ma mère, car, comme on disait alors, c'était « bon pour les globules rouges », nous avons commencé à séjourner, en été, dans la montagne. À Pélasque, d'abord, à l'hôtel *Auda*, alors très connu. Puis à La Colmiane ou à Valdeblore. Valdeblore, La Colmiane, c'est mon second paradis d'enfance, un monde qui a beaucoup compté

pour moi. Les amis que je m'y suis faits, en ce temps-là, je les ai gardés, n'est-ce pas Fernand, cher Fernand Blanchi ? Et les passions qui y sont nées, elles me gouvernent toujours. Car c'est là que j'ai appris une autre dimension de Nice : notre ville n'est rien sans la montagne. L'une est la porte de l'autre. L'autre est la respiration de l'une. Et depuis que, dans les pas de ma mère, vers Le Boréon, vers Molières, vers le lac des Millefont, vers le Ténibre, la Gordolasque ou la Madone de Fenestre, j'ai commencé à m'enivrer de l'air léger, des perspectives infinies, de la liberté de la montagne, depuis, je ne puis plus m'en passer, en les associant au bonheur de vivre à Nice.

Je sais ne pas être le seul, là non plus. Rares sont les Niçois qui n'ont pas leur coin de montagne favori, l'été ou l'hiver, voire les deux, pour le ski, la pêche, la chasse, la randonnée, les champignons, la famille, les amis, les festins, le jardin, voire tout ensemble. Nombreux sont ceux qui ont reçu d'un ancêtre venu gagner son pain en ville une maison ou une terre, dans telle ou telle vallée, depuis le Var jusqu'à la Roya, en passant par l'Estéron, la Tinée et la Vésubie, sans oublier bien sûr le Paillon. Historiquement, il n'y a pas de Nice sans les montagnes et les vallées. Humainement non plus. Je l'ai vécu. Je le vis. Je le sens. Je le sais.

Laura et Laetitia, mes filles, le savent aussi. Elles sont nées là, à Pessicart, non loin de la maison de leurs arrière-grands-parents, c'est-à-dire qu'elles y ont vécu leur première enfance, celle qui grave dans les cœurs et les mémoires les souvenirs les plus ancrés. Elles ont découvert la montagne à Saint-Étienne-de-Tinée. Elles ont joué dans le jardin des Arènes, ou au mont Chauve. Elles ont en somme parcouru les mêmes chemins que moi, au même âge, et elles en ont gardé Nice chevillée au cœur. Même si leurs études les ont appelées un temps loin de Nice, voire loin de la France, elles y ont toujours été présentes par la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quand on détruisit la rotonde, parce qu'elle était évidemment inadaptée, pour la remplacer par un gymnase neuf, combien plus pratique, mais tellement banal !

Aux années de lycée, j'associe enfin la découverte de la liberté.

Longtemps, je ne me suis déplacé dans Nice qu'avec le 7, ou le 5, encore des trolleybus, dont les perches sautaient à chaque carrefour, ou presque, en particulier celui de l'avenue Thiers et du boulevard Gambetta.

Mon père m'offrit ensuite un vélo, qu'on alla presque religieusement acheter de l'autre côté de la ville, dans le temple du vélo niçois, chez Urago, rue de la République (qui n'était pas encore une avenue).

J'ai parlé de mon deux-roues motorisé, la Giulietta jaune.

Et puis il y a eu la première moto, une Kawasaki 350 rouge, avec son fameux moteur trois cylindres, 2-temps.

C'est à ces premiers engins que je veux lier le souvenir d'une autre amie, très chère, ma meilleure amie, une vraie amie, pas une petite amie, car je crois en l'amitié possible entre un garçon et une fille. Elle s'appelait Manuela, elle était au lycée au Parc Impérial, et elle avait une passion pour la moto. Pour une fille, c'était rare, à l'époque. Elle était magnifique, Manuela, élégante, belle. Je garde de notre amitié, entre autres, ce souvenir incomparable, ce jour où nous avons décidé, sur nos deux engins, d'aller jusqu'au circuit Paul-Ricard pour assister à une compétition. Nous avons négligé l'autoroute, qui d'ailleurs était encore incomplète. Par les corniches de l'Estérel, rocher rouge sur mer bleue, par les routes de Provence, crissantes de cigales, écrasées de chaleur, ombragées de pins, traversant vignobles et villages sereins, nous sommes parvenus à notre but. Et cette balade fut une des journées les plus éblouissantes de ma vie.

Manuela n'est plus là. Le cancer l'a prise, encore jeune. Mais non, elle est toujours là.

Avec le vélo, le collègue.

Avec la Giulietta, et non sans peine, en *camalant* (« transportant à califourchon, ou sur le porte-bagage », en niçois) un copain et surtout une copine, direction l'Aire Saint-Michel, d'où je découvrais un autre panorama sur ma ville, différent de celui de Pessicart, et une autre campagne, plus sèche, plus sauvage, dominée par la masse déserte, écrasante, du mont Chauve.

Et avec la moto, des randonnées plus lointaines encore, et le début des compétitions qui allaient m'emmener si loin de Nice, mais toujours avec Nice au cœur.

Alors maintenant, j'y reviens. Car de ces années me restent sans doute les impressions les plus fortes, les passions les plus profondes, le sentiment d'une découverte à perfectionner sans cesse dans le respect des souvenirs et l'appétit de la nouveauté, la mémoire des hommes et des femmes de mon enfance et l'attrait pour le monde entier, l'histoire, le latin, les *Nissart*, les Russes, les Arméniens, les Pieds-Noirs, les *Perugin* et tous les autres, les catholiques, les orthodoxes et les juifs, la diversité, la complexité, la montagne, les collines, la mer, au loin, les Niçois, en somme, Nice, quoi !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne pas être niçois, était profondément amoureux de notre cité.

Cet homme, c'est le duc de Savoie Emmanuel-Philibert, né en 1528, devenu duc en 1553 et mort en 1580. Pourquoi ai-je choisi celui-là, et pas un autre membre de cette grande dynastie qui, en grande partie, a façonné le destin de Nice ? Tout simplement parce que son règne a profondément influencé l'histoire de notre ville, mais aussi parce qu'il portait sur elle un regard plein d'affection.

Car comment voulez-vous que je ne range pas, au milieu des grands hommes, ce souverain qui voulait faire de Nice la capitale de son duché ? Cet homme avait une passion profonde et réelle pour Nice, parce que lui, l'homme né dans la plaine du Piémont, élevé dans le voisinage des plus hautes montagnes d'Europe, adorait la mer. Il séjourna longtemps ici, enfant, adolescent, adulte. À dix ans, en 1538, il était un acteur du congrès qui réunit chez nous le pape Paul III, François I^{er} et Charles Quint. À quinze ans, en 1543, il refusa de quitter Nice alors que la flotte et l'armée franco-ottomane arrivaient (son père le fit évacuer de force), parce qu'il brûlait du désir de défendre sa ville les armes à la main. Il faillit même être capturé par les Barbaresques un jour de 1560 où, avec quelques amis, il avait pris une barque pour aller pêcher au large du cap Ferrat. Il fut le créateur de ces fortifications qui, un siècle et demi avant Vauban, firent la renommée de Nice dans toute l'Europe et la Méditerranée. Sous son règne, on érigea le fort du mont Alban, la citadelle de Villefranche, on agrandit et on modernisa le château de Nice et on bâtit même un fort supplémentaire à Saint-Hospice, aujourd'hui détruit mais qui se trouvait sur le site du cimetière actuel de Saint-Jean. C'est lui qui, en 1577, fit aménager le cours Saleya, créant ainsi le premier en date des grands espaces publics niçois. C'est lui aussi qui fit construire

le palais Ducal, ce bâtiment sur la place Pierre-Gautier où résident de nos jours les préfets des Alpes-Maritimes, qui devraient lui en être reconnaissants. Oui, un palais ducal, à Nice, équivalant à celui de Chambéry et même antérieur à celui de Turin, les deux capitales historiques du duché !

À la fin de son règne, il voulut même se retirer chez nous, dans la douceur de notre hiver qui le charmait, plutôt que dans le froid du Piémont et de la Savoie. Il avait préparé le transfert à Nice, dans le donjon du Château, des archives de la Couronne. Le poids des contraintes politiques l'empêcha de réaliser ce projet. Mais imaginez ce qu'aurait pu être le destin de Nice s'il avait poursuivi ce rêve jusqu'au bout ! Tout cela mérite plus, me semble-t-il, qu'une rue discrète du quartier du Port !

Je pourrais prolonger ce portrait en soulignant tout ce que Nice doit à ses descendants : à son fils Charles-Emmanuel I^{er}, ce tribunal suprême, aujourd'hui hélas ! disparu, qu'était le Sénat, en 1614, et le début de la construction de la plus spectaculaire route d'Europe, en son temps, la route alpine Nice-Turin par Sospel et Tende, en 1616 ; à Charles-Emmanuel II, la métamorphose de l'actuel Vieux-Nice en ville baroque, à partir de 1642 ; à Charles-Emmanuel III, le port Lympia, à partir de 1750 ; à Victor-Amédée III, la place Garibaldi, à partir de 1780 ; à Charles-Félix, la promenade des Anglais (à partir de 1822) et l'aménagement en parc de la colline du Château désormais détruit (à partir de 1828), mais aussi la Grande Corniche, première route côtière vers l'est ; à Charles-Albert, la place Masséna, à partir de 1835, mais aussi l'endiguement du Var, le pont qui porte son nom sous Gilette, en 1844, et le début du désenclavement routier de nos vallées. Mais il ne m'appartient pas d'écrire une autre histoire de Nice.

Faisons un bond dans le temps.

Vous savez sans doute l'admiration que je porte à Napoléon I^{er}, cet homme dont la faculté d'anticipation, la capacité de mouvement, le regard aigu sur l'essentiel caractérisent l'exceptionnelle capacité au gouvernement d'un État, voire d'un Empire. Eh bien ! je veux ici considérer que ses deux séjours à Nice, en 1793-1794 puis en 1796, ont contribué à forger son destin. D'abord parce que le premier le tint éloigné de la Terreur, qui dévora tant d'enfants de l'énergie révolutionnaire. Ensuite parce que 1796, c'est le point de départ de la campagne d'Italie, qui est elle-même le premier épisode de l'ascension, de la gloire et du triomphe. Pour moi, me retrouver, ici et là, à imaginer, en foulant les rues de Nice, celles du quartier du Port, celles du Vieux-Nice, non loin de la mairie, que cet homme les a foulées avant moi, est une sorte de bonheur.

Dans le sillage de Bonaparte s'inscrit André Masséna. Je sais tout le mal que les historiens pensent de cet homme-là : bon soldat, mais pillard, radin, et pourvu d'un sens de la loyauté pour le moins contestable. Pourtant je l'intègre ici, parce que je veux mettre mes pas dans mes prédécesseurs niçois. En effet, c'est bien le conseil communal de Nice qui, librement, en 1835, et alors que notre ville n'était plus française depuis vingt ans, décida d'honorer du nom de Masséna la nouvelle place qui se construisait sur la rive droite du Paillon. Et ce sont bien les historiens niçois qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, plaçaient sur un rang égal trois gloires de l'histoire de Nice : Catherine Ségurane, André Masséna et Joseph Garibaldi, comme en témoignent certaines gravures du temps. Alors, comme eux, je ne veux pas faire de différence, et je prends notre histoire en bloc, car elle permet aussi de réfléchir sur les fluctuations de la mémoire : un jour glorieux, le lendemain contesté, ainsi va le cours de la vie des hommes exposés à la lumière de l'action.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nôtres. Saint-Pierre-de-Féric, Saint-Antoine-Ginestière, Pessicart, Ventabrun, Fabron, Bellet, jusqu'à Saint-Roman, les parcourir, pour moi, en vélo, est une nécessité au moins hebdomadaire. Au printemps, quand elles se couvrent de fleurs, quand les parfums montent autour des routes et des chemins tranquilles, quand soudain, au détour d'un virage, apparaît la mer éclatante, et au virage suivant, les sommets encore enneigés de nos Alpes ; en été, quand je vois naître les premiers raisins et que bientôt, les figuiers commencent à ployer sous le poids de leurs fruits sombrement charnus ; en automne, quand partout, les oliviers se ponctuent des noires virgules, lourdes de l'or qu'elles vont bientôt nous livrer ; en hiver, quand éclatent mille soleils dans les orangers, les mandariniers, les citronniers ; alors, j'oublie tout, et je suis heureux.

Autre colline, plus haute, qui pour nombre de visiteurs est plutôt une montagne : le mont Chauve. Celui-là, c'est ma météo, d'abord. À son aspect matinal, vu d'en bas, je sais le temps qu'il fera sur Nice. Et c'est mon nid d'aigle. Un nid qui se mérite, tant il faut d'efforts pour parcourir les lacets qui lacèrent son flanc, exposés au soleil et au vent. Mais un nid qui récompense au centuple. De là-haut, à côté de ce fort qui rappelle que Nice, en 1890, était encore une guerrière et qui, à mes yeux d'enfant, était plus beau que la forteresse médiévale servant d'illustration au mot « château » dans le *Petit Larousse* (j'ai su bien plus tard que ce château n'avait rien de médiéval, puisque l'image représentait celui de Pierrefonds, imaginé par Viollet-le-Duc pour Napoléon III ! Mais bon, c'était l'image emblématique validée par la science faite livre, je veux dire M. Larousse !), l'horizon n'a pas de limites. De la ville, on ne voit que sa bordure côtière, le reste étant caché par les hauteurs de Gairaut et de Rimiez. Mais ici, plus qu'ailleurs, on comprend mieux pourquoi notre département porte, depuis la province romaine,

le nom d'Alpes-Maritimes : car il suffit de regarder vers le nord, et l'on voit les sommets se presser dans l'échine du mont Chauve, comme pour le précipiter dans la mer. Là, tout est incommensurable : le soleil, l'horizon, la chaleur. Et là, seul, je suis heureux.

Ultime colline, plus urbaine : le mont Gros et son observatoire. Je suis fasciné par ce monument, dû à la générosité d'un riche Hollandais, qui voulut ainsi s'offrir, avec l'estime des Niçois, une carrière politique. Un bâtiment dessiné par Charles Garnier ; une coupole forgée par Gustave Eiffel ; deux des plus grands noms de l'architecture du XIX^e siècle réunis à Nice, pour en observer le ciel incomparable ! Nice, c'est ça, encore, et cette fusion des talents est un modèle d'avenir pour notre cité.

Et pour moi, le mont Gros, c'est un autre point de vue. D'abord, c'est une pinède, qui tient en été une chaleur sèche, craquante, de celles qui rendent la sieste délicieuse. Ensuite, elle offre une vue pigeonnante sur la ville, et si je dis pigeonnante, c'est parce qu'à ses pieds, comme au sortir d'une gorge, s'élargit le delta du Paillon, où Nice s'est épanouie longtemps. De là, on comprend mieux comment la ville s'est organisée : sur le Château d'abord, à son pied ensuite, investissant enfin toute la plaine alluvionnaire du fleuve. On voit le plan des rues en damier, si précoce et si moderne. On voit l'arrière de la façade de la promenade des Anglais, celle où vivent la plupart des Niçois, des installations industrielles comme l'immense gare de triage de Saint-Roch et son château d'eau, le chantier du nouvel hôpital Pasteur, qui sera un des plus perfectionnés de France, l'extraordinaire variété des architectures de Cimiez, les quartiers populaires de l'est, « du 06300 », comme disait Louis Nucéra. Le mont Chauve, c'est mon nid d'aigle, là où je laisse mon esprit prendre conscience des choses du monde ; le mont Gros,

c'est mon balcon sur Nice, là où je mets, seul, à l'épreuve du paysage réel mes réflexions sur l'avenir urbain.

Je vous emmène, maintenant, plus haut encore.

La montagne, la haute montagne, ce fut encore une conquête. Une conquête politique, certes. Mais d'abord, surtout, une victoire sur moi-même et la découverte – je dirais presque l'ivresse – d'un monde auquel j'avais toujours aspiré, et qui m'avait comme attendu, celui de la rudesse, de l'effort, de l'humilité et de la liberté.

Pour atteindre la montagne, il faut suivre nos routes.

Conduire sur nos routes, c'est tout un art.

Songez que jusqu'au XIX^e siècle, aucune de ces routes n'existait. Les étroits chemins muletiers de nos anciens passaient en hauteur, en crête, et non en fond de vallées. Ils reliaient ainsi directement les villages, tous ou presque situés à mi-côte. Puis il y eut les routes. Pour les Savoie, ce fut un enjeu majeur, et ils les commencèrent. Pour les ingénieurs français, ce fut un défi énorme, et ils le relevèrent. J'admire l'audace de leurs dessins, épousant au plus près les falaises vertigineuses, contournant les à-pics, dominant les gorges, enjambant audacieusement les torrents, entaillant les pentes d'inlassables lacets, jusqu'aux plus hauts cols. Prenez la route de Roure et de Roubion depuis Saint-Sauveur-sur-Tinée, et vous comprendrez ce que je veux dire. Mais en les parcourant, à chaque fois, je ne peux m'empêcher de penser à tous ces ouvriers qui les ont faites, ces routes, qui ont équarri ces millions de pierres pour étayer, au-dessus et en dessous, ces kilomètres de talus et de rocs, qui ont creusé, aplani, taraudé, avec quelques explosifs et tant de sueur, des citadelles de roc et qui souvent, se sont établis ici. Encore une fois, le travail des hommes m'éblouit, faisant corps avec la Nature pour mieux la dompter sans la violenter.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grand tintamarre de l'Avenue et de la place Masséna, au milieu des fanfares, des majorettes, des groupes de grosses têtes qui, se penchant, font tellement peur aux petits, mais pas une vraie peur, une peur qu'on aime bien, malgré tout, je me retrouvais sur les chars, et ces confettis que j'avais en quelques jours créés, avec acharnement, c'était avec une joie presque sauvage que je les jetais, que je les balançais même, à grandes poignées, sur tous ceux qui passaient à ma portée. Autour de moi, je voyais mes copains, et les copains de copains, rois de la fête d'un jour, juchés sur les chars, intouchables, parés de papier crépon et de satinette, qui faisaient de même. Eux aussi, dans leur quartier, dans tous ces quartiers populaires de la ville où tant d'autres pères et grands-pères se transformaient en carnavaliers, où des ateliers de menuiserie, de matelasserie, de mécanique, sortaient grosses têtes uniques et pièces de char, ils avaient trituré la colle et le papier-journal, pour faire des masques de carton-pâte. Et eux aussi, ce jour-là, ils étaient heureux.

Voilà, c'est un peu ça, la couleur, la lumière, le matin et le soir, le printemps et l'été, la musique de notre Nice et de notre montagne. C'est du bonheur gratuit, et c'est à nous, tellement nôtre que nous l'offrons sans crainte de le perdre au monde entier. Car ce bonheur-là, nous ne le perdrons pas, je m'y engage.

7.

MA CUISINE À MOI

Le sujet que je veux aborder maintenant est éminemment dangereux, je le sais, bien plus que n'importe quel thème de l'actualité politique. Et je le dis d'emblée : je n'ai évidemment aucune prétention à imiter ici le livre-référence en la matière, écrit il y a bientôt quarante ans par Jacques Médecin, mais simplement de parler de ce qui, dans la cuisine niçoise, fait mon bonheur.

Oui, je vais parler de cuisine. Mais je ne donnerai pas des recettes, les considérant comme indépassables, car je sais bien qu'aucun plat, pour chacun de nous, n'est aussi bon que celui que faisait sa mère ou sa grand-mère, et qu'aucune recette n'est aussi exacte que celle héritée de sa famille. Non, je n'entrerai pas dans le débat récurrent sur la composition théorique du pan-bagnat ou de la salade niçoise. Mais puisque j'ai la chance de goûter, presque au quotidien, à une cuisine qui, seule en France avec la cuisine lyonnaise, associe le nom d'une ville à ses recettes, je veux dire comment elle a participé, presque autant que les autres éléments que j'ai évoqués précédemment, à faire vivre Nice en moi.

La cuisine niçoise est par nature simple. Le terroir est ingrat, longtemps, et les produits de la terre qui y viennent ne permettent pas de fantaisies infinies. Il est même recommandé de savoir cuisiner les restes, à l'instar des raviolis, qui permettent de remployer dans la farce les viandes non consommées. Quant aux différents ingrédients, je me demande encore ce que pouvaient bien manger les Niçois avant la découverte de l'Amérique, d'où vient la tomate de la salade et du pan-bagnat, la courgette des farcis et de la ratatouille, la patate du stockfish, le maïs de la polente, et tant d'autres choses encore (et au passage, je viens d'apprendre que l'aubergine vient d'Inde, à la même époque ! Décidément !). Bien sûr, les historiens nous l'apprennent, la cuisine héritée des Grecs et des Romains,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'étudie, en amont ; mais quand elle est commencée, alors, il ne faut pas l'interrompre à mi-course. La volonté doit vaincre la crainte.

Quant à Jeannot, c'est le compagnon des premières grandes courses en montagne, celui de mon premier mont Blanc, mais aussi celui du Gelas, le plus haut sommet du Mercantour, du Ténibre, et de toutes les cimes des Alpes-Maritimes. Issu d'une grande et vieille famille niçoise établie à Saint-Martin-Vésubie, il a trouvé son bonheur, comme moi, dans la liberté et la pureté des sommets. Et désormais, il inscrit son nom au palmarès de ces grands guides qui, depuis Victor de Cessole, ont fait des Alpes du Sud une montagne enviée, et espérée. Et Didier, enfin, c'est l'homme de ma plus grande victoire, ce Cervin qui est la gloire et la peur de tous les passionnés de montagne, là-bas, sur les limites de notre Piémont cousin, et que nous avons gravi ensemble.

À ce quadriumvirat de marcheurs, je veux associer le souvenir d'un homme de tradition, un autre Stéphanois. À Clément, je dois d'avoir été accueilli dans ce Saint-Étienne-de-Tinée, haut-lieu de l'histoire du comté de Nice, où il n'est pas facile pour un étranger de s'enraciner. Par lui, j'ai découvert la richesse du patrimoine local, la force des liens familiaux, les grandes et les petites histoires de ce monde total que forment la vallée, le bourg et la montagne. Par lui, j'ai compris la place historique des confréries de pénitents dans le passé de solidarité de nos montagnes et de nos villes, et j'ai mesuré l'exigence de justice sociale qui s'impose à tous. Par lui enfin, j'ai renoué avec notre histoire si complexe, à l'image de l'écharpe de maire de son grandpère, qu'il conservait comme une précieuse relique. Car cette écharpe a deux faces : qui sait pourquoi, d'un côté, elle porte les trois couleurs du royaume de Sardaigne, le vert-blanc-rouge qui allait devenir le drapeau italien et qui flottait sur

Nice et son comté avant 1860 ; et de l'autre, elle alignait le tricolore bleu-blanc-rouge, comme les deux visages des Niçois et des montagnards, hommes et femmes de mémoire, de fidélité et de loyauté.

Encore un tirage au sort, et je reviens à Nice.

Je reviens à Nice pour parler de Jean, Jean Ferrero, dont je me dois de citer le nom entier parce qu'il est associé à la grande histoire culturelle de notre ville. Jean, c'est un Nissart pur jus, un fils de Riquier, encore un quartier populaire d'artisans et d'immigrés, mêlés aux Niçois de la plus vieille souche, dominé par les hautes cheminées des brasseries Rubens. Et Jean, en sortant de ce monde simple, a quitté les rails qui lui étaient destinés pour se faire photographe puis, guidé par la force de son instinct, il s'est mis à acheter les œuvres de ces jeunes cinglés qui, dans les années 1960, prétendirent à Nice révolutionner le monde de la peinture et des arts plastiques, Arman, César, Klein, Raysse, et tant d'autres. Et en les achetant, Jean a voulu les faire connaître à tous. Et en les faisant connaître, Jean a révélé au monde que notre rivage, tout de diversité et d'extravagance, pouvait devenir le berceau d'une nouvelle vision de la création. Jean a monté une galerie, il est devenu célèbre, il a côtoyé les plus grands. Mais Jean n'a jamais perdu Nice, et son accent lui est resté, aussi. Me connaissant, un jour, il m'a fait un cadeau. Un petit animal de bois, à la selle rouge, au pelage vernissé, aux cornes noires. Pas du tout une œuvre contemporaine. Un objet tout ce qu'il y a de plus figuratif, et presque naïf : la chèvre du manège Ottonelli, où j'ai passé tant d'heures de bonheur enfantin. Alors Jean, si Nice doit te remercier pour avoir porté dans le monde entier l'image de son talent, je veux te dire moi, toute la place que tu as de mon cœur.

Mille noms me viennent encore à l'esprit.

Il y a les hommes de culture. Raoul Mille, venu du Nord, et bien vite conquis par Nice, comme Daniel Benoin. Raoul, c'est celui de mes amis qui m'a réconcilié avec la littérature, avec laquelle le lycée m'avait fâché, comme tant d'entre nous, par ses conseils, par ses enthousiasmes, par ses colères. C'est aussi un auteur dont la sensibilité a saisi, dans un texte mémorable pour nous, *Le Piéton de Nice*, toutes les pudeurs et tous les traits de l'âme niçoise : il a compris que, comme le dit le proverbe italien, elle est pareille à « Arlequin, qui en plaisantant se confesse ». Il me manque beaucoup, aujourd'hui.

Je pourrais parler aussi de Didier, Didier Van Cauwelaert, si enthousiaste, si imaginatif, tellement empreint de l'amour de sa ville natale qu'il rayonne quand il en retrouve les rivages. Et comment ne pas associer à Raoul et à Didier Marie-France, qui nous a si souvent réunis, plus forts d'un amour partagé pour Nice ?

Il y a les hommes de conviction, politiquement engagés.

Parmi eux, je citerais Christophe Garin, le compagnon de toujours, le militant fidèle, celui de toutes mes campagnes, celui de toutes mes permanences, des échecs et des victoires, de l'affichage, des coups de téléphone, des mailings, des boîtages. On ne dira jamais assez combien la vitalité d'une démocratie tient à l'engagement de ces hommes et de ces femmes qui lui sacrifient du temps et de l'énergie. À Nice, cette tradition millénaire est vivante grâce à Christophe, et à tous les autres, que je veux saluer ici et qu'il représente si évidemment.

Je veux évoquer aussi ceux de mes adversaires dont la marque dans notre histoire reste profonde.

Celui qui s'impose immédiatement à mon esprit pour les représenter, c'est Charles Caressa. Je l'ai connu au conseil municipal, alors qu'il était au sommet de sa carrière puisque sa liste avait failli battre celle de Jacques Médecin, en 1977. Nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cités du monde. Mais je retiens, surtout, ce mot : rêve.

Nice est un rêve pour tous ceux qui la désirent.

Nice est un rêve pour tous ceux qui y vivent.

Un rêve de douceur et de beauté.

Un rêve qui a commencé il y a vingt-cinq siècles et que, chaque jour, nous devons faire vivre dans la réalité.

Nos anciens, qui l'ont façonnée si longuement, nous pressent de ne jamais y renoncer.

Et moi, ce rêve, j'ai la chance de l'avoir vécu, parce que je suis né là, de le vivre, parce que j'ai choisi de rester là, et de pouvoir contribuer, parce que les Niçois l'ont bien voulu et alors que le monde se remplit d'orages, à le faire perdurer. Oui, je suis fils de Nice, et ce rêve, j'ai la chance de le voir se dessiner, porté par tant d'amour et tant de fierté.

C'est un travail. Chaque jour, je m'y consacre.

C'est une chance. Chaque jour, je la mesure.

C'est une joie. Chaque jour, je la ressens.

Et avec vous tous, je veux la partager.

BIOGRAPHIE EXPRESS

CHRISTIAN ESTROSI est né à Nice le 1^{er} juillet 1955, issu d'une famille niçoise modeste, dans le quartier populaire du Port.

Après une carrière sportive au plus haut niveau, il choisit de mettre son énergie et son dynamisme au service de ses concitoyens et rejoint le conseil municipal de Nice en 1983.

En 1985, il est élu au conseil général des Alpes-Maritimes pour la première fois, au titre du 8^e canton de Nice jusqu'en 1992, puis du canton de Saint-Etienne-de-Tinée, de 2001 à 2008. En 1988, les électeurs de la 5^e circonscription des Alpes-Maritimes lui confient la charge de les représenter à l'Assemblée nationale, confiance à laquelle ils demeurent fidèles.

Premier vice-président du conseil régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur (1992-1998), président du conseil général des Alpes-Maritimes (2003-2008), ministre délégué à l'Aménagement du territoire (2005-2007), secrétaire d'État chargé de l'Outre-mer (2007-2008), ministre de l'Industrie (2009-2010), toujours député des Alpes-Maritimes, Christian Estrosi est depuis 2008 maire de Nice et président de Nice-Côte-d'Azur, première Métropole de France.

TABLE DES MATIÈRES

1. Joseph, Angélique et les miens
2. Comme un kaléidoscope chaleureux
3. Moments d'histoire
4. Des hommes, des exemples
5. Du rivage aux sommets
6. Lumière, couleurs, musique
7. Ma cuisine à moi
8. Gens d'ici, gens de cœur
9. A Rauba-Capéu

Biographie express

Achevé d'imprimer le 11 février 2013
sur les presses de
La Manufacture - *Imprimeur* - 52200 Langres
Tél. : (33) 325 845 892

N° imprimeur : 13102 - Dépôt légal : février 2013
Imprimé en France

